

Lilyan KESTELOOT

Professeur à l'Université Ch.A. DIOP  
Dakar (SENEGAL)

Congrès du C.E.R.C.L.E.F.  
mai 1989 - Paris - Créteil

### LA POESIE AFRICAINE FRANCOPHONE : ETAT ACTUEL ET PERSPECTIVES

Pour comprendre la poésie africaine francophone contemporaine, on est bien obligé de faire d'abord un peu d'histoire. Dans une première période nous rencontrons, aux Antilles et en Haïti, des poètes qui s'essayent à ressembler au maximum aux poètes français. De son côté l'Afrique coloniale et l'école qui en est issue ne favoriseront pas les licences poétiques, et les poèmes qui paraissent <sup>ca</sup> et là dans les journaux locaux ne sont que pâles copies des modèles classiques français du 19<sup>e</sup> siècle, Hugo, Lamartine, au mieux Verlaine.

La poésie africaine écrite digne de ce nom n'est née qu'avec le Mouvement de la Négritude. Elle est indistincte de la poésie écrite par les Antillais à la même époque, vu que la Négritude fut une plate-forme rassemblant tous les Négro-africains.

Entre 1940 et 1960 les œuvres de Damas, Césaire, Roumain Guillen, Brière, Senghor, Birago Diop, David Diop, Dadié, Tirolien, Niger, Depestre, Rabemananjara vont émerger autour de la Revue Présence Africaine. Une même thématique les rassemble et les unit à leurs frères négro-américains, Langston, Mackay, Toomer, Guillen, thématique axée sur la défense et l'illustration du Monde Noir (race et civilisation). Sur le plan de la qualité, cette période fut un sommet. Poésie éclatante de vie, d'images, de rythmes, d'idées, de sentiments violents, elle tranchait sur le reste de la poésie française contemporaine, et s'affirmait un courant unique et cohérent, comme poésie culturellement marquée d'une identité différente de toute autre, poésie négro-africaine.

Cette poésie-là le monde entier en a pris connaissance aujourd'hui. Et on n'en finit pas de reprendre et de repenser cette matière littéraire extrêmement riche en des travaux scientifiques de plus en plus

savants (1).

Ainsi donc cette poésie négro africaine jaillissait comme un geyser ou comme un volcan, lorsque survinrent les Indépendances. Des poètes comme E. Maunick et Tchikaya, L. Diakhate et P. Joachim, s'allumèrent encore au brasier central. Et certes Césaire et Senghor poursuivirent leurs parcours, véritables comètes illuminant le ciel africain.

X

X

X

Mais bientôt s'amorça une période caractérisée par la dissémination, éparpillant l'élan collectif de la Négritude. Une nouvelle génération de poètes et écrivains fondèrent des associations dans chaque nouvel état africain, des imprimeries locales publièrent un peu au hasard des plaquettes de valeurs inégales ; on se lança dans la poésie francophone avec des outils linguistiques moins performants que ceux dont disposaient les ainés ; le lustre acquis par ceux-ci grâce à la poésie, fut plus motivant que l'effort fourni sur la qualité du poème ; enfin une certaine complaisance régna pendant vingt ans aussi bien en France qu'en Afrique pour tout écrivain qui trempait sa plume dans l'encre noire.

Ajoutons y l'illusion que la poésie est un genre plus facile que le roman ou le théâtre et le fait que certaines maisons profitèrent de cet engouement, de ce besoin fou d'exister sur l'imprimé longtemps interdit aux colonisés, pour leur proposer le compte d'auteur au prix relativement modique lorsqu'il s'agit d'une plaquette de 30 - 40 pages. Ainsi sortirent aux éditions Saint Germain des Près et à la Pensée universelle à Paris, Monde Noir à Kinshasa, Clé à Yaoundé, NEA à Dakar, Ceda à Abidjan, Akpagnon à Lomé, pour ne citer que celles-là, une multitude de textes n'entretenant que de lointains rapports avec ce que nous nommons aujourd'hui poésie, cependant que par ci par là scintillaient quelques lumières.

(1) - L. Kesteloot : Les écrivains noirs de langue française - 1961 éd. Université de Bruxelles ; trad. angl. Negrowriters in French-Tempel University Press-Philadelphie - USA

- L. Kesteloot-Anthologie Negro africaine - éd. Marabout-Verviers - 1968
- J. Jahn - Manuel de littérature néo-africaine - éd. Resma - Paris - 1969
- I. Kimani - Destin de la littérature négro-africaine - Naaman - Québec
- J. Chevrier-Littérature nègre - A. Colin
- Pius Ngandu Nkashama-Litter. africaine - éd. Silex - 1984
- B. Mouralis-Littérature et développement - éd. Silex
- M. Hausser-Poétique de la Négritude - éd. Silex
- A. Nordmam-Seiler - La littérature néo-africaine - PUF - Paris

Après 28 ans d'Indépendances africaines aux divers avatars que pouvons-nous dire des poètes francophones de la 2ème génération ?

Il existe deux manières de les classer. La première en fonction des courants thématiques auxquels ils appartiennent.

1) Ainsi nous pourrions mettre Cheikh A. Ndao, Siriman Cissoko, E. Dogbe, Roger A. Hazoume, Anoma Kanié, W. Faye, Malik Fall, M. T. Tsibinda, Patrice Kayo, dans un courant traditionaliste, dans le sillage de Senghor, tourné vers la nostalgie du passé africain, le retour aux sources, la sagesse antique, le village, l'enfance, le terroir, etc.

2) On pourrait identifier P. Dakeyo, C. Nokan, P. Titenga, B. Zadi, d'Almeida, Philombe, Dramani, Noël Ebony, Marouba Fall, Souleymane Koly, Conté Saïdou, Ibrahima Sall, Kadima Nzugi, à un courant plus militant : rappel des souffrances passées, amertume et révolte devant le présent, revendications politico-sociales,

3) Une poésie lyrique plus intimiste, notant surtout différents états d'âme, rassemblerait des écrivains comme J. Tati Loutard, Lamine Sall, Agbossahessou, Clémentine Nzugi, Nguedam, Modibo Aliou, Lamine Sine Diop.

4) On pourrait distinguer enfin un courant philosophico-mystique, avec Tati Loutard encore, Obenga et Belinga, Tidjani Serpos, V. Mudimbe, F. Bebey, Maître Khane, sans oublier le somalien William Siad, ni les Haïtiens sénégalisés Gérard Chenêt et Morisseau Leroy, ni l'Antillais ivoirisé E. Dervain.

Dissémination des thèmes comme on le voit, et abandon de cette plate-forme qui unifiait le mouvement de la négritude dans un combat commun.

Cependant on ne peut dire que l'un des pays d'Afrique est plus enclin à telle tendance que d'autres, et tous ces thèmes se retrouvent assez également dans chacun des pays francophones, sans connotations suffisamment distinctes pour qu'on puisse parler d'une thématique camerounaise, ou congolaise ou ivoirienne ; même chez les poètes militants, la révolte ou la mobilisation est perçue au niveau du Continent, contre les prédateurs des Indépendances, indigènes ou étrangers, contre l'apartheid sud-africain qu'on soit sénégalais ou camerounais, contre la faim, la misère, la sécheresse, et ce même si l'on écrit à partir de pays d'abondance comme

la Côte d'Ivoire ou le Gabon. La conscience poétique reste panafricaine. Le Congolais chante la Liberté avec le mot guinéen Uhuru. On peut en dire autant des autres courants. Le fait de retrouver leurs particularismes ethniques (Malik Fall, Cheikh Ndao, Patrice Kayo) n'empêche pas les poètes de rejoindre l'Afrique et ils gardent cette volonté de parler pour l'Afrique. Ceci vaut même pour les plus jeunes.

"Je viens planter solidement l'Afrique" (Ewonsan, Togo)

"Je suis l'homme-Afrique" (Kiswa, Zaïre)

"J'ai entendu la voix d'obsidienne du Zoulou révolte" (Dramani, Niger). Pacere Titinga parle pour tous "les crânes rasés du Sahel" et non seulement pour sa Haute Volta natale, Zadi l'Ivoirien souffre des "fauves bicolores du Ghana", et S. Koly écrit la saga du "peuple de Cham" (Canicules). Le plus touchant restant ce poème étonnant d'un capitaine de l'armée gabonaise, entièrement bâti sur le mode :

Je n'ai pas d'avenir  
mon avenir, c'est Maroc - Saraoui  
je n'ai pas d'espoir  
mon espoir c'est Zimbabwe - Mozambique  
je n'ai pas de drame  
mon drame c'est Pretoria - Namibie  
ma femme c'est l'Afrique  
mon devenir c'est l'Afrique  
ma peur c'est l'Afrique  
mais ma mort sera aussi l'Afrique.

Des Ivoiriens encore comme Tiemele et Nokan souffrent de Soweto et de l'Angola. Nokan va jusqu'à dire : "Je suis un nègre qui toujours se souviendra de ses multiples chaînes. Je suis Toussaint Louverture, Lumumba, Ben Barka".

Et Noël Ebony écrit, dans son magistral ouvrage que nous a révélé Robert Jouanny, "ébène je suis depuis le Sahel - ébène je suis afree ! Ka" (déjà vu), et ce thème est développé sur trois pages !

Cette conscience panafricaine culmine dans le courant philosophico-mystique. Là l'espace poétique est repoussé jusqu'à l'infinitude, comme dit Chenêt, cependant que le temps remonte jusqu'à l'Egypte antique à travers les œuvres de Tati et Obenga, rattachant ainsi à "la Terre noire née de Kouch l'enfant à présent debout, une fleur à la main, Isis" (Obenga). Dépassement et universalisme sont très souvent l'aboutissement de ce

mouvement d'expansion de la conscience poétique africaine. En cela l'héritage de la négritude n'a point été perdu pour la deuxième génération.

- "Mon pays est d'abord un territoire nouveau à établir, un Territoire.
- Comme un empire souverain qui réduise à jamais d'un geste.
- Les divisions de tribus de races, de langues, de religions ferventes
- et de convictions politiques contradictoires qui se tirent la langue" (Belinga, éd. Clé).

Enfin Paul Dakeyo ponctue de son côté :

"Ma parole s'ouvre sur l'espace entier tout l'espace... me parviennent comme autant d'inquiétudes dans la nuit essentielle, le feu, l'enfant, l'école, l'homme"

X

X X

La deuxième façon de classer les poètes africains se fera selon un critère qualificatif qui n'a été à aucun moment pris en compte dans le classement thématique.

Tout découpage est toujours artificiel. Cependant on pourrait grossièrement ranger nos poètes en 2 catégories (cependant qu'un certain nombre navigue entre ces deux pôles). Les poètes "alphabètes" et les poètes "professeurs". En effet les problèmes qui se posent aux uns ne sont pas ceux qui se posent aux autres et relèvent essentiellement du degré de maîtrise de la langue : le français.

Par poètes alphabètes nous entendons les écrivains dont la formation scolaire est restée élémentaire ou inachevée. Il s'en suit une appréhension incomplète de l'arsenal linguistique : syntaxe et lexique sont souvent insuffisants ; le poids des mots est mal évalué, les nuances mal perçues, les comparaisons parfois baroques ou grotesques :  
"Je chante le fruit d'un boum ravisseur"..."  
"Mon stylo tisse des vers comme un liquide"..."  
"Mes chagrins sifflent ses gouttes de renvendications"..."

Pourtant on trouvera, parmi toutes ces lacunes, des images fraîches, des cris du cœur émouvants et par-ci par-là de beaux vers bien frappés, ce qui fait que nous sommes enclins à les admettre au seuil de la poésie.

Autre caractéristique de ces poètes : l'usage naïf du cliché emprunté à la poésie classique française, aussi bien que du plagiat des

poètes africains les plus célèbres : ainsi abondent des vers comme "notre union éternelle nous ouvrira les portes du bonheur" ou "triste fleur tu exhales ton doux parfum" ou "à l'orée de la sylve majestueuse". On a aussi vingt fois "requis" le thème (et une partie des images) de "Femme noire" de Senghor, ainsi que de Nuit de Sine, de la danseuse Rama Kam de David Diop, de la Négritude debout (cahier du Retour) et de la révolte césarienne, du Dieu m'a créé nègre de Bernard Dadié.

Ces emprunts sont si fréquents que cela pose d'ailleurs un problème épistémologique sur la notion même de poésie.

Car il faut se rappeler que dans la poésie orale traditionnelle, le "cliché" ou le plagiat n'est pas ressenti comme un vice, mais au contraire comme une connaissance des formes consacrées par les poètes précédents. Il y a ainsi des images figées et des expressions toutes faites qui circulent de poète à poète et de poème à poème, et qui sont tout à fait légitimes, attestant de la haute culture du griot. L'épopée médiévale a, en Europe aussi, connu le "style formulaire" et cela faisait partie de son esthétique.

Nos poètes alphabètes ont donc une même attitude vis-à-vis de leurs aînés ou des poètes classiques français, et trouvent tout à fait licite de s'aligner sur leur modèle. Le concept d'originalité dans l'écriture comme dans l'inspiration, leur est étranger et les surprend toujours.

Ces écrivains ne sont pas sans valeur, mais il est rare que leurs poèmes soient indemnes de l'un ou l'autre des handicaps cités ci-dessus. Et la solution pour eux passe, je pense, par la récupération de leur langue maternelle. Ils sont doués souvent d'un élan poétique réel, mais ce dernier ne peut trouver forme authentique et harmonieuse dans une langue d'emprunt mal dominée : le cas du capitaine gabonais que nous verrons plus loin est en cela très éclairant.

Si l'on tente alors l'expérience de les faire écrire dans leurs langues africaines, le résultat est surprenant. C'est le cas de poètes comme Thiero Sall dont l'expression française est grandiloquente et ampoulée, et l'écriture wolof fluide et légère comme un ruisseau.

X

X

X

Tout autre, bien sûr, est la problématique où s'inscrivent les poètes-professeurs. Là, plus de maladresse langagièr, le français est parfaitement contrôlé, les écrivains étant en général des universitaires chevronnés.

C'est donc dans une langue dont ils ont déjoué tous les pièges que s'expriment les Zadi, Obenga, Belinga, Tati Loutard, Cheikh Ndao, Kadima Nzugi, P. Tittinga, Noël Ebony, Lamine Sine Diop, Modibo Aliou, Dramani Issifou. Leur culture aussi, et leur connaissance de la poésie moderne leur permet d'éviter les répétitions vicieuses, les clichés éculés, les emprunts trop visibles ; ils savent ce qu'aujourd'hui le monde attend d'un poète : un langage bien à lui, la révélation d'un style et d'une personnalité originale. Ils ont compris Rimbaud aussi bien que Césaire, et je dis qu'avec eux il n'y a pas malentendu sur le concept de poésie, comme en témoigne cette forte pensée de Tati Loutard : "Il faut charger les mots d'une énergie telle que le taux de déperdition ne dépasse pas 50 % en un siècle".

Ainsi leurs recueils obéissent en général aux trois critères indispensables à toute poésie pour qu'on puisse la qualifier en tant que genre différencié de la prose, à savoir : une structuration cohérente de l'imaginaire, un degré élevé de symbolisation, une recherche constante dans l'écriture, au niveau des sons et des rythmes.

On peut dire en outre, que ces poètes-professeurs produisent -et c'est logique- des textes plus réflexifs, plus philosophiques que les poètes alphabètes. Leurs références culturelles sont plus savantes et leurs univers mental forcément plus étendu ; ces poètes en jouent avec aisance, se référant tantôt aux mythes dogons ou égyptiens, tantôt à l'amour courtois, à la révolution française ou aux cosmonautes. Ils sont les vrais héritiers de la double culture africaine et occidentale.

Certes, plusieurs d'entre eux n'en ont pas encore bien fait la synthèse ; d'autres sont encombrés par un intellectualisme qui les amène à "penser en vers", ce qui confère à leurs textes un glacis d'abstraction peu engageant ; ou, au contraire, leurs anathèmes ou leurs revendications prennent l'allure de déclarations politiques, genre slogans, pour n'avoir pas été suffisamment transformées par l'alchimie poétique, et restent donc ainsi à l'état de prose scandée. Voilà pourquoi des écrivains comme Nokan, Dramani, Marouba Fall ou Dakeyo par exemple, bien qu'érudits, restent souvent en-deçà du texte poétique, dont ils n'ont pas atteint le niveau de transfiguration (J'aime ce mot qu'Abellio utilise pour l'œuvre d'art).

Peut-être faut-il compléter ce bref panorama de la jeune poésie africaine par une remarque qui en expliquerait à la fois la richesse et

le malaise, voire la maladresse actuelle : c'est que la plupart de ces poètes, savants ou non, sont perturbés tant au niveau du style que de l'inspiration, par une double polarisation : celle des "pères de la négritude" (Césaire, Senghor, Damas, D. Diop) et celle des poètes oraux folkloriques (griots). Postulation contradictoire qui entretient soit une hésitation, soit une tentative difficile de synthèse : l'œuvre de Bernard Zadi, Lamine Sall ou J. M. Adjafi en sont une illustration parfaite ; d'où leur caractère heurté, hybride, anarchique. Ceux qui se "sauvent" sont ceux qui ont réussi à échapper à cette double attraction : des poètes comme Tati Lou-tard ou Kadima Nzaji sont, à ce point de vue, exemplaires. Souleymane Koly tente de son côté une voie médiane qui rejoint le chant populaire moderne.

X

X X

Pour terminer je voudrais traiter brièvement de trois "cas" typiques de la toute nouvelle génération -la troisième déjà- des poètes africains de l'écriture :

### 1) Poésie du Sénégal - L'effet Senghor"

Ouvrons la récente et excellente anthologie de Boubakar Sall sur la Poésie du Sénégal. Le choix des poèmes est remarquable, et même chez des poètes mineurs comme Kiné Kirama ou Mbaye Gana Kebe (bon prosateur par ailleurs) l'auteur a su prélever la perle. Cependant à travers tout l'ouvrage une évidence s'impose : celle de la paternité de Senghor sur tous ces jeunes poètes. Je dis bien de Senghor, car ils auraient certes pu s'inspirer d'autres modèles, et même sénégalais ; ceux de Birago Diop ou Charles Carrère par exemple, tous deux poètes de très grande valeur.

Mais non, ce sont bien les enfants du petit Sérère-Sine. Et pourquoi ? Il ne leur est pas plus proche, son style n'est pas plus accessible, au contraire. Donc question à élucider et qui demande réflexion.

L'influence de Senghor se retrouve, je l'ai dit, jusqu'au Cameroun et jusqu'au Congo et au Zaïre (Kamanda par exemple). Sans doute que le rayonnement du Président ne fut point étranger au rayonnement du poète.

Il demeure que le "fils-totem de Nyilane" (dixit Lamine Sall) reste la référence poétique pour cette troisième génération de Sénégalais, et qu'il faudra peut-être attendre les poètes nationaux en wolof et en peul pour frayer une voie nouvelle dans la galaxie poésie africaine.

## 2) Mick Adonis Manyaga-Guipieri : l'Impasse

Avec les écrivains de la troisième génération nous nous trouvons très souvent, devant des cas de ce genre. A la fois drôles, charmants et ... tragiques.

Certes on rencontre chez eux une volonté d'écrire, mieux, un besoin, une vocation véritable :

"Mon enthousiasme est sans précédent

Mon stylo tisse des vers ...

Ma mémoire abonde...

Tout s'agit dans mon esprit en ébullition

Aussi ne faut-il vider ce magma en formation

C'est pourquoi j'écris ces pages"

On est partagé entre le rire et les larmes, à la lecture des poèmes de ce militaire qui explose sur le papier :

"J'écris de tout mon simple coeur

puisque étant mon unique moyen

d'extérioriser ce seul bien divin".

Mais on ne peut nier que la muse le visite. J'ai cité ce poème étonnant où il s'identifie, par chaque membre de son corps, par chaque mouvement de son âme, à l'Afrique qui est aussi "son père et sa mère". Son inspiration amoureuse par ailleurs est sensible et délicate. Mais son français, ah ! ...

"Un inépuisable remède  
qui me pénètre sans grade  
et que j'absorbe et m'y confonds  
comme tombe un souvenir en oblivion  
son regard-miracle qu'elle me câble  
me transperce comme l'eau le sable"

Ou encore, souvenir d'Allemagne je suppose : "O fine fraulein élégiaque  
Nimbée de douceur angélique  
Enflammé par ta générosité  
Je me fais ton inféodé"

Enfin, quand il s'interroge sur la métaphysique cela donne ceci :

"J'aimerais bien adorer Dieu  
mais où situer ce bon Dieu  
pourquoi me condamner à croire  
en un Dieu loin de se faire voir  
pourquoi alors oser m'imposer  
un Dieu qui n'ose jamais m'exaucer..."

Certes notre capitaine est un cas extrême. Mais il est représentatif d'une foule d'apprentis poètes qui croient qu'il n'y a de poésie qu'en français. Et qui s'obstinent, même à leurs frais, à étaler dans cette langue devenue bâtarde sous leur plume, des sentiments très purs et des élans très sincères qu'ils eussent tellement mieux exprimés dans leurs propres langues.

Je ne prendrais pour exemple qu'un seul poème de Tierno Sall (formation niveau 2è) écrit en wolof, puis traduit en français :

SILMAXA (1)

"Je me suis levé à l'aube ; à l'heure où le muezzin appelle à la prière,  
J'étais déjà là assis à la porte de la mosquée  
Le froid se cachait derrière mes os.  
J'espérais encore... Le soleil sortit.  
J'attendais l'homme de Dieu pour le repas du matin  
Je ne vis ni n'entendis personne.  
Le soleil se jucha sur ma tête  
J'attendais l'homme de Dieu qui m'aiderait à déjeuner.  
Je ne vis ni n'entendis personne.  
Midi arriva... Mes entrailles s'entrelaçaient de faim  
Je ne vis ni n'entendis personne.  
Vint alors Takussan (2) et Timis (3) suivit.  
Toujours rien, ma voix s'élevait tout de même  
Où sont les hommes de Dieu ?  
Les hommes de Dieu, se seraient-ils égarés ?  
Les hommes de Dieu, auraient-ils voyagé ?  
Les entendez-vous quelques fois, ces hommes de Dieu ?  
Les hommes de Dieu, reviendront-ils ?  
Lui silmaxa-l'aveugle se mit à écouter  
Des gens lui disent : "La porte de notre monde d'aujourd'hui  
Est fermée. L'argent est la seule clef qui peut l'ouvrir  
Cette clef là, nous ne la donnerons jamais en aumône".

Nous ne pouvons qu'encourager au maximum ce genre d'expérience. Et des poètes chevronnés comme Cheikh Aliou Ndao montrent la voie à ces jeunes gens, en leur prouvant que même un parfait francophone peut aimer, peut préférer écrire dans sa langue africaine. Et que ça n'empêche pas la diffusion, par la voie de la traduction.

Les instances de la francophonie pourraient-elles envisager la création d'une collection de poèmes bilingues, écrits d'abord en wolof, dioula, malinké, bété, bulu... avec traduction française en regard ? Cela permettrait peut-être l'émergence de poésies vraiment nationales ?

### 3) Melvin Dixon - L'avenir

C'est le lieu et le temps de signaler enfin l'expérience créatrice et bilingue de Melvin Dixon, ce professeur noir américain qui resta un an pour enseigner à l'Université de Dakar en 1986.

Il était déjà venu au Sénégal, il y revint plusieurs fois. Au bout de son séjour, il publia une plaquette, intégralement bilingue, anglais et français en regard : "six poems for Senegal/six poèmes pour le Sénégal" : "Je pense avoir appris quelque chose sur moi-même et sur ce pays, ce qui me permet de présenter ces poèmes en échange de tout ce que le Sénégal m'a offert" écrit-il avec une discréction bien anglo-saxonne. Mais n'est-ce pas plutôt la kersa sénégalaise ? Le fait est que cette plaquette si mince est extrêmement riche. Peu de mots, mais éclatantes d'images bien concrètes :

"La cuvette sèche du continent  
s'incline vers la nuit...  
La calebasse du soleil couchant  
se renverse, l'air brûlé  
imprègne mes vêtements".

Une parole liée au regard perçant, au geste amical, très proche du geste des gens :

"Moustapha de la cité des arts  
marie tissu et cartons dans des figures  
qui dansent. Des pagnes, raffia, toiles du Niger  
griots et greniers soudain suscités  
prennent forme... Des visages perdus  
dans le labyrinthe des marchés  
émergent pour se fixer sous le verre".

Une connivence enfin, une sorte d'intelligence intime s'élançant de la conscience d'un passé commun bien qu'ancien, permettent à Dixon d'accéder à la compréhension profonde de ces gestes et cela donne des textes comme le suivant d'une densité très forte :

"Il active le soufflet de peau de chèvre  
il reprend le bois, suit le fil de l'ébène  
l'ébène adhère à l'argent, l'argent  
se mêle au bois. Alchimie africaine  
plus ancienne qu'on ne croit  
quel élément accroît la valeur de l'autre ?  
Dilemme d'alchimiste. Notre récompense".

Et aussi comme il fallait s'y attendre le poème sur Gorée et la maison des esclaves. Mais au lieu de l'élégie classique et masochiste sur l'affreux voyage ancestral, c'est très finement que Dixon "distancie", en centrant son regard sur le fameux cicerone Joseph Ndiaye dont le bagoût a fait pleurer des générations de touristes ! Ce côté camelot de foire, associé aux réactions triviales des voyageurs-visiteurs, voisine étonnamment avec l'émotion vraie ressentie de part et d'autre au contact des lieux de souffrance :

De retour dans la chambre de pesage  
il (le guide) prend une chaîne pour nous montrer  
comment on procède. Nous prenons des photos  
pour nous souvenir. D'autres laissent  
des pièces de monnaie pour oublier  
Nul ne parle  
sinon le fer sur la pierre  
et la mer où rien n'est sûr  
Il sourit car il a parlé des ancêtres  
les siens les nôtres".

Enfin, il faut y insister, ces textes si beaux ne sont que traductions de textes écrits en anglais, et donc plus beaux encore dans leur langue d'origine.

Mais comme cela "passe" bien ! Et l'on se prend à imaginer ce que donnerait une poésie transafricaine mieux, transcontinentale, portant le rêve négro-africain ainsi sur les ailes de ces deux langues de grande diffusion, qui ne seraient plus seulement un poids (comme dans le poème ci-dessous) mais porteuses à leur tour de l'Afrique éternelle -toute diaspora étant enfin rassemblée.

"Nous portons le poids des enfants sous le soleil  
leurs têtes, dans un sommeil rapide, tanguant  
sur notre dos, leur bouche offrant  
à manger aux mouches du marché à midi.

Nous portons le poids des paniers et des pots  
d'argile pleins de mangues de pagnes et de pain  
La chaleur qui nous appelaient ici, brûle  
à présent la route qui mène à la maison

Nous portons le poids des langages et des signes  
anglais commercial, hollandais et portugais  
Mots tambourinés sur la peau noire tendue  
qui riment nos chants et nos danses en wolof

Pour porter le poids des enfants perdus  
aux Océans du Nord et de l'Ouest. Ceux-là  
qui jadis s'embarquaient pour des siècles  
reviennent, lèvres peintes et mains vertes de dollars".

(Les vendeuses de Sandaga)  
six poèmes p. 14.

L'avenir est donc, pensons-nous, dans une circulation plus  
intense de la poésie africaine par voie de traduction, langues africaines  
(français, français/anglais, anglais/français. Le français étant sans  
doute la langue-pivôt qui s'enrichira le plus de tous ces apports.

Position nombrilesque dira-t-on.

Position centrale dirons-nous, liée à la situation d'intermédiaire historique que le français occupe, entre l'Afrique francophone  
et le Nouveau monde.